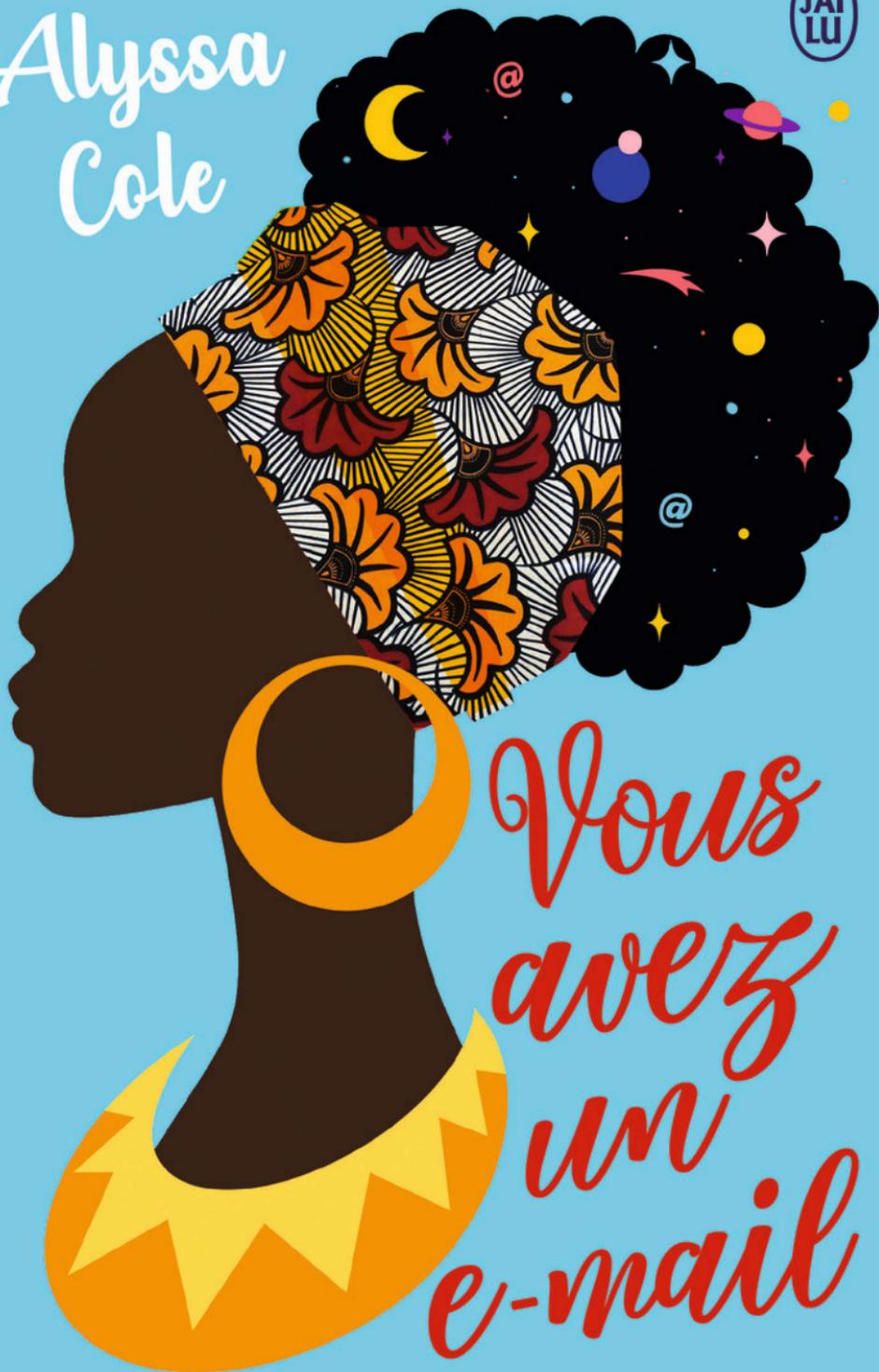


Alyssa
Cole

J'AI
LU



Vous
avez
un
e-mail

*Vous
avez
un
e-mail*

Alyssa Cole

Vous
avez
un
e-mail

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Zeynep Diker



Titre original
A PRINCESS IN THEORY

Éditeur original
Avon Books and logo, a trademark of HarperCollins Publishers,
New York

© Alyssa Cole, 2018

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

*À toutes celles qui ont constamment entendu
qu'elles ne pouvaient pas être des princesses :
vous en avez toujours été une.*

1

Expéditeur : LikotsiAdelele@RoyaumeDeThesolo.
the
Objet : Salutations de la famille royale de
Thesolo

Chère Madame Smith,

J'espère que vous vous portez bien. Je, soussignée Likotsi Adelele, assistante de Son Altesse royale, vous ai cherchée aux quatre coins du monde au cours des derniers mois sur ordre de l'auguste - et très curieux - prince Thabiso. Il m'a chargée de retrouver sa promise, et je pense avoir accompli ma mission : c'est vous. Car notre prince est magnanime, généreux et compréhensif, il est prêt à panser les plaies suppurantes du passé pour leur permettre de cicatriser. Afin de l'y aider, je vous prie de m'envoyer les documents suivants de sorte que nous puissions procéder à la vérification de votre identité : une copie de votre permis de conduire, passeport ou autre papier d'identité ; votre carnet de santé à jour...

Expéditeur : LikotsiAdelele@RoyaumeDeThesolo.
the

Objet : RE : RE : RE : RE : Salutations de la
famille royale de Thesolo

Bonjour, chère Madame Smith,

La patience est, paraît-il, une vertu, et je me considère comme particulièrement vertueuse, étant donné que je vous ai écrit plusieurs fois sans obtenir de réponse et que je m'évertue malgré tout à poursuivre. Le prince souhaite rencontrer celle que la déesse Ingoka a choisie pour devenir son épouse, et je suis chargée de concrétiser ce désir. Peut-être craignez-vous les répercussions de l'opiniâtreté et des actes irréfléchis de vos parents, mais rassurez-vous, tout se passera bien... si vous êtes belle et bien la jeune femme choisie pour devenir la future reine de Thesolo. Je suis certaine que vous êtes celle qu'il recherche depuis si longtemps. Toutefois, je dois IMPÉRATIVEMENT avoir une preuve de votre identité avant de poursuivre. Je n'exposerai pas mon prince à la tromperie. Aussi vous saurais-je gré de (a) répondre à la présente et (b) de me fournir...

Expéditeur : LikotsiAdelele@RoyaumeDeThesolo.
the

Objet : FWD : RE :
RE : RE : Salutations de la famille royale de
Thesolo

À la généreuse et bienveillante madame Smith,

Peut-être n'avez-vous pas reçu les missives électroniques que j'ai envoyées au cours des dernières semaines (voir ci-dessous). Je ne puis croire que vous ayez lu mes sollicitations sincères et refusé d'y prêter attention. Si vous redoutez que le peuple de Thesolo ne vous ait abandonnée à cause de votre méfait, n'ayez crainte. Malgré la perte de confiance provoquée par l'égoïsme de vos parents, le contrat de mariage, dressé devant la déesse et le gouvernement de notre peuple, demeure valide. Comme je l'ai affirmé dans mes précédents messages (voir ci-dessous, au cas où vous ne l'auriez pas fait dès ma première demande), bien que je sois persuadée que vous êtes la destinataire légitime de cet e-mail, avant de pouvoir vous présenter au prince Thabiso après cette longue absence, j'aurais besoin d'informations complémentaires. Je vous prie de me faire parvenir une copie de votre permis de conduire, passeport ou autre document relatif à votre identité ainsi que votre adresse actuelle et votre numéro de sécurité sociale...

— Je n'ai vraiment pas le temps pour ces idioties, marmonna Naledi, le bourdonnement apaisant des équipements de laboratoire hors de prix masquant l'exaspération qui imprégnait sa voix.

D'une pression sur l'icône idoine, elle supprima l'e-mail, l'envoyant dans la corbeille du téléphone.

Les premiers messages l'avaient amusée, lui offrant un répit bienvenu, le reste de sa boîte de réception ne contenant qu'une succession d'alertes et de rappels : séances de révision, échéances de remboursement de son crédit étudiant, calculs à résoudre et autres joyusetés de la vie universitaire. Le caractère amusant des e-mails s'amenuisait à mesure que leur intitulé se faisait plus impérieux et Naledi était désormais convaincue que cela n'avait rien d'une banale coïncidence : quelque part dans le monde, un escroc l'avait dans sa ligne de mire. Cela ne pouvait que déranger une personne aussi secrète que Ledi tout en éveillant un sentiment de vulnérabilité bien trop familier pour une jeune femme qui avait été ballottée de foyers en maisons d'accueil pendant presque toute son enfance.

Faire fi de ces e-mails n'avait pas fonctionné : le spammeur ne s'était pas laissé décourager par l'absence de réponse de Ledi et avait, au contraire, redoublé d'efforts. Elle avait envisagé de bloquer cet expéditeur, mais continuer à recevoir ces messages troublants sans le savoir lui avait paru plus effrayant encore.

Ledi remonta ses lunettes de protection sur ses épais cheveux frisés, qu'elle avait lissés en arrière afin de les attacher en queue de cheval, et passa mentalement en revue sa liste de tâches. La matinée n'était pas encore terminée qu'elle avait déjà créé les supports requis pour ses expériences, préparé les lames de microscope et terminé sa saisie

de données. Aussi pouvait-elle se permettre de consacrer quelques heures à ses révisions.

Elle sortit son exemplaire d'*Épidémiologie moderne* du sac à dos posé par terre et le plaça sur son bureau. Jongler entre son travail d'assistante de laboratoire, son boulot de serveuse et ses cours ne lui avait pas semblé excessivement ambitieux au départ. Ledi cumulait travail et études depuis ses treize ans. Toutefois, l'anxiété l'agitait de plus belle à l'approche des examens finaux et de ce que l'avenir lui réservait, et elle se demanda si elle n'avait pas eu les yeux plus gros que le ventre.

Elle s'estimait chanceuse, car son passage à l'âge adulte s'était déroulé sans heurt, comparé à certains gamins qui avaient grandi, comme elle, en foyer. Cependant, la chance n'était pas un facteur statistiquement significatif pour ce qui était de prévoir son avenir. Gagner de l'argent, en revanche, était un plan d'action éprouvé, et avoir plusieurs sources de revenus constituait un filet de sécurité indispensable. Elle n'avait pas de famille vers qui se tourner en cas de difficultés, et une seule erreur au travail ou à la fac pouvait avoir un effet domino sur la réalisation des projets qu'elle avait planifiés avec soin.

— Salut, Naledi.

Brian, le chercheur postdoctorant, se trouva soudain dans son dos.

C'était super de bosser avec lui ! Lors de son premier jour au labo, Ledi s'était présentée et Brian lui avait demandé de sortir les poubelles plus régulièrement ; il l'avait prise pour la femme de ménage. Il s'arrêtait souvent pour expliquer des concepts de base à Ledi – et seulement à elle – lors des réunions de laboratoire alors qu'il demandait toujours l'avis de Kevin, le petit nouveau.

Quel joyeux drille, ce Brian !

Elle se tourna vers lui. Ses cheveux bruns portaient dans tous les sens et il n'était pas rasé. Il avait l'air stressé, ce qui n'était pas rare mais qui, de manière générale, n'augurait rien de bon pour Ledi.

— Salut, Brian, répondit-elle, s'efforçant de trouver cette intonation agréable mais respectueuse qui semblait le flatter.

Elle détestait ne pas pouvoir s'adresser à lui comme à un être humain normal, mais apparemment, il y avait quelque chose dans son comportement qui avait conduit Brian à rapporter au Dr Taketami – la chercheuse principale du labo, *ergo* la patronne de Ledi – que celle-ci « faisait preuve d'effronterie ».

Ledi ne pouvait se permettre d'être vue comme un problème.

Elle voulait devenir scientifique depuis que son institutrice de CMI lui avait donné un exemplaire usé du magazine *National Geographic*. La couverture avait fasciné Ledi : un plan rapproché sur une femme à la peau noire, comme elle, regardant dans un microscope. Cette scientifique essayait de vaincre une mystérieuse maladie, et Ledi avait déduit de cette image non seulement qu'elle voulait accomplir la même chose, mais aussi qu'elle en était capable.

Elle n'avait pas anticipé tous les autres paramètres avec lesquels une femme devait composer quand elle souhaitait faire carrière dans ce pré carré masculin qu'étaient les sciences, la technologie, l'ingénierie et les mathématiques : les politiciens qui méprisaient sa profession et menaçaient son avenir – ainsi que celui de la planète ; les confrères comme Brian qui considéraient les femmes travaillant à leur côté comme leurs assistantes personnelles et non leurs égales.

— Comment vas-tu ce matin ? s'enquit-elle de cette voix avenante que prenaient toujours les secrétaires dans les vieilles séries télévisées pour calmer leurs patrons misogynes.

Brian sourit. Visiblement, il avait regardé les mêmes rediffusions.

— Pour tout te dire, j'ai pris du retard dans mon travail depuis que je suis rentré de la conférence de Keystone.

C'est là que Naledi remarqua le paquet de feuilles qu'il tenait dans la main.

Quel enfoiré, se dit-elle.

— Navrée de l'entendre, répondit-elle.

— Nous devons soumettre cette demande de subvention dans les meilleurs délais, on sera dans la mouise si on perd ce financement. Puisque tu n'as pas grand-chose à faire...

— Comment sais-tu que je n'ai pas grand-chose à faire ? répliqua-t-elle sur le même ton poli, incapable de se retenir.

Brian se racla la gorge.

— Tu es assise là sans rien faire.

— Tout comme Kevin. Il est même en train de regarder un film sur son portable, ajouta-t-elle en désignant de la tête son collègue, à l'autre bout de la pièce, qui se bidonnait devant l'écran de son téléphone.

Sa voix était toujours posée et polie, mais Brian fronça les sourcils avec irritation.

— Écoute, personne n'échappe à la basse besogne, ça fait partie du job. Chacun doit y mettre du sien. Penses-tu en être exemptée, par hasard ?

Ledi prit une inspiration. Elle travaillait dur, bien plus dur qu'elle n'aurait dû avoir à le faire. C'était bien le problème. Quand on avait l'habitude de bosser deux fois plus

que les autres, se contenter de suivre un rythme normal donnait une impression de laisser-aller.

— Non, répondit-elle faiblement. Je ne le pense pas.

Pourquoi j'ai ouvert ma bouche ?

Elle savait depuis belle lurette que défier « les puissants », du moins les personnes qui détenaient un certain pouvoir, revenait à se rendre indésirable ; elle l'avait appris à ses dépens. Et les indésirables, au bout du compte, se voyaient contraints de rassembler leurs affaires dans un sac-poubelle avant d'être réexpédiés au foyer d'accueil. Elle déglutit, soudain prise de nausée, et repensa à la formation qu'elle avait suivie sur les femmes dans les Stim¹. Elle devait poser ses limites si elle ne voulait pas se faire marcher sur les pieds.

— Travailler dur ne me pose aucun problème, mais c'est la quatrième demande de subvention dont tu me demandes de m'occuper, ajouta-t-elle. Et laisse-moi deviner, c'est à rendre cette semaine ? (Brian hocha la tête avec raideur.) Kevin ne t'a encore jamais aidé pour ça, lui fit-elle remarquer avec prudence, même si elle en avait assez d'être gentille avec lui.

— Raison de plus pour que tu t'en charges, répliqua Brian. Tu ne commettras pas d'erreur de débutants.

Et voilà ; si elle insistait davantage, cela passerait pour de l'entêtement. En tant que femme, Ledi savait bien toute l'importance de faire entendre sa voix, surtout dans un contexte professionnel. Toutefois, sa ténacité se heurtait bien souvent à un mur tout aussi inébranlable. Elle aurait mieux fait de prendre ces formulaires avec un sourire et de la boucler.

1. Science, technologie, ingénierie, mathématiques : francisation de l'acronyme anglais Stem (*Science, technology, engineering, mathematics*). (N.d.T.)

— Bien sûr. Je m'en occupe tout de suite. Désolée.

Elle mit son manuel de cours de côté et prit les documents que lui tendait Brian, se retenant tant bien que mal de les réduire en boule entre ses mains, et Brian repartit sans même la remercier.

Les postdoctorants, tout abjects qu'ils soient, ne font que passer ; les découvertes scientifiques, elles, sont éternelles.

Quand elle rouvrit les yeux, Trishna, sa partenaire de laboratoire et étudiante en santé publique comme elle, l'observait depuis leur table de travail. Ses longs cheveux bruns étaient tirés en arrière et ses lunettes de protection soulignaient l'exaspération contenue dans son regard.

— Quel trou de balle, celui-là, marmonna Trishna, et Ledi s'octroya un bref moment de complicité entre collègues avant de hausser les épaules.

— Ce n'est rien, répondit-elle joyeusement.

Elle sourit à Trishna tout en espérant que son expression ne reflète pas ses envies de meurtre.

— Non, c'est grave ! Qu'il aille au diable, répliqua Trishna avant de hausser les sourcils. À tous les coups, il est jaloux que tu fasses ton stage pratique au sein du groupe de travail ad hoc sur les maladies du Dr Kreillig. La grande classe !

Trishna attrapa deux tubes à essai et les pointa comme deux revolvers à travers la pièce.

Ledi aurait ri si Trishna ne venait pas de soulever un autre de ses innombrables problèmes. Elle parcourut les papiers que lui avait laissés Brian sans vraiment y prêter attention.

— Ouais. J'ai hâte d'être à cet été, le stage promet d'être des plus enrichissants.

Ce qu'elle voulait vraiment dire, c'était que son directeur de recherche, le Dr Kreillig, avait cessé de répondre aussi bien à ses e-mails qu'à ses appels téléphoniques, et

qu'en réalité elle ignorait si son stage de terrain prévu cet été était toujours d'actualité. Toutefois, cela ne ressemblait guère à Ledi de partager ce genre d'information.

— À ce que j'ai pu voir, le groupe de travail possède une excellente dynamique, ajouta-t-elle pour l'emphase.

Tu ne veux pas que les gens remarquent que tu éludes leurs questions ? C'est facile, tu n'as qu'à déblatérer des inepties avec un grand sourire.

— Ils ont fait de l'excellent travail en contenant la récente épidémie de légionellose.

Se montrer chaleureuse et amicale tout en maintenant les autres à distance était une seconde nature pour Ledi. Telle une sorte de bicouche lipidique à usage social, cela lui permettait de protéger les éléments de sa vie qui lui tenaient à cœur d'un environnement extérieur potentiellement dangereux. Cela fonctionnait pour les procaryotes depuis des millénaires, et ce serait suffisant pour une étudiante de troisième cycle fauchée à peine plus évoluée.

— Tu commences quand ? s'enquit Trishna.

— Je ne sais pas encore. J'attends des nouvelles du Dr Kreillig ; il est très occupé.

Ces deux affirmations étaient exactes.

— Oh, peut-être qu'il est occupé à enrayer quelque épidémie, suggéra Trishna. L'an dernier, quand des cas d'infection du virus Zika ont commencé à apparaître, il paraît qu'il a disparu de la circulation pendant plusieurs jours.

Ledi ne souhaitait pas qu'une telle alerte fût la cause de ce silence, mais un risque épidémique pouvait expliquer, en effet, pourquoi elle n'avait pas eu de ses nouvelles depuis plus d'une semaine. Sept jours passaient comme sept mois quand son stage pratique, sa thèse, voire sa carrière entière était en jeu. Si le Dr Kreillig avait été aussi motivé que son

escroc nigérian – ou thesolien, pour être plus précise –, Ledi n'aurait pas été dans une telle panade.

— Et toi, qu'as-tu prévu ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Je pars pour le Maine la semaine qui suit les exams.

Le téléphone de Ledi vibra et un SMS de son amie Portia s'afficha à l'écran.

Portia : La galerie où je fais mon stage organise un vernissage demain soir. Vins et fromages gratuits ! Tout ce que t'aimes !

Ledi aimait toutes sortes de boissons et d'aliments pour lesquels elle n'avait pas à payer ; cependant, si elle se rendait à ce vernissage, elle devrait passer la soirée en compagnie de pseudo-artistes branchés et jouer des coudes pour parvenir jusqu'au buffet. Elle devrait également s'occuper d'une Portia éméchée... et cela ne figurait pas sur l'interminable liste de tâches de Ledi.

Ça donne envie, mais je bosse à l'Institut jusqu'à 21 heures demain soir. ☹

Oh, snif ! On peut essayer de se retrouver pour boire un verre après ? *croiselesdoigts*

Peut-être.

Peut-être pas. Portia était sa meilleure amie, mais Ledi était trop fatiguée pour gérer les frasques nocturnes et alcoolisées de cette dernière. Elle voulait boire un verre de vin après une longue journée pour se détendre, et non comme prélude à une nuit de débauche. Elle n'avait rien

contre la débauche, mais elle n'avait pas tellement le loisir de s'y adonner ; d'ailleurs, elle n'avait pas le temps non plus de calmer l'angoisse qui l'assaillait chaque fois que Portia interpellait une serveuse ou se dirigeait vers le comptoir.

Portia illustre de manière très concrète pourquoi la membrane cellulaire sociale de Ledi existait. Dès lors qu'une personne la franchissait, Ledi ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour celle-ci, alors que se tracasser ne servait à rien dans le monde matériel ; cela ne faisait que lui pomper toute son énergie.

Au fait, tu as consulté tes résultats MyGeneScreen ? Moi, je suis africaine à 83 % et européenne à 17 %. Je vais devoir annoncer à ma mère que nous n'avons pas pour ancêtre une princesse cherokee.

Eh ben ! Mais on en reparlera. Tu sais bien que je doute de la précision de ces tests.

Portia avait reçu deux kits de test ADN dans le cadre d'un événement promotionnel destiné aux influenceurs de tous poils et elle en avait donné un à Ledi. La possibilité d'en apprendre un peu plus sur ses origines avait momentanément séduit Ledi, mais lorsque les résultats lui étaient parvenus par e-mail, elle les avait effacés.

Au bout du compte, quelle importance ? Elle était new-yorkaise, point barre. Elle n'avait pas besoin d'en savoir davantage sur son identité. La base de données génétiques pouvait la mettre en relation avec de potentiels parents, mais...

Mais quoi ? Elle avait survécu à une enfance difficile, elle se destinait à devenir une épidémiologiste de renom et elle n'avait pas besoin d'informations pseudo-scientifiques pour semer le chaos dans sa vie.

Tout allait très bien comme ça.

— La demande de subvention, ça avance ? s'enquit Brian depuis l'autre bout de la pièce. Tu as tout compris ? lui demanda-t-il en lui faisant un signe avec son pouce levé.

Ledi voulut lui répondre en levant un autre doigt, mais elle se contenta d'arborer un grand sourire hypocrite.

— J'ai la situation en main ! lui cria-t-elle.

Si seulement c'était vrai...

Expéditeur : LikotsiAdelelele@RoyaumeDeThesolo.
the
Objet : URGENT ! CONTRAT DE MARIAGE

À l'attention de l'estimée madame Smith,

Je vous écris à nouveau, espérant malgré tout que vous répondiez. En dépit des infractions dont vos parents se sont rendus coupables par le passé, vous conservez la bienveillante bénédiction du ROI LERUMO ainsi que de la REINE RAMATLA du Royaume de Thesolo, et l'engagement qui vous lie à leur fils tient toujours. Je vous enjoins à me contacter dans les plus brefs délais au sujet de vos fiançailles avec SA MAJESTÉ le PRINCE THABISO...

Le lendemain soir, comme elle rentrait dans son minuscule studio d'Inwood, le quartier situé le plus au nord de Manhattan, Ledi maudit les dieux du filtre antispams – une fois de plus. Elle se maudit également, car elle avait oublié de jeter la poubelle ce matin avant de marcher telle

une zombie jusqu'à la bibliothèque du campus : son appartement empestait le plat chinois bon marché qu'elle avait commandé deux soirs plus tôt.

Elle posa son sac à dos par terre et décrocha de la poignée de sa porte le sac-poubelle fermé. Des bruits de voisinage divers résonnaient dans le couloir de l'immeuble en même temps que ses pas tandis qu'elle se dirigeait vers la colonne du vide-ordures : Mme Garcia, qui habitait l'appartement d'en face, une veuve retraitée qui enregistrait ses *telenovelas* et les regardait avec le volume à fond tous les soirs en rentrant de son travail comme bénévole ; Jayden et Ben, les enfants du 7 C, qui semblaient passer leur journée à rire comme des hyènes ; Boca, le perroquet qui lançait des injures en lituanien chaque fois qu'un malheureux passait devant la porte du 7 H.

Ses voisins mettaient à rude épreuve son ouïe autant que son odorat. Les repas cuisinés représentaient au moins quatre continents sur cinq, et s'ajoutait à ce mélange de parfums hétéroclites celui du cannabis dont les volutes s'échappaient de l'appartement occupé depuis quelques semaines seulement par un hipster continuellement défoncé.

Toutes ces odeurs emprisonnées dans le local à poubelles y fermentaient jusqu'à devenir nauséabondes. Elle retint sa respiration comme elle entra dans la pièce exiguë et ouvrit avec sa manche la trappe infestée de bactéries du vide-ordures pour y jeter les restes de ses œufs *foo jung*. Son téléphone vibra dans sa poche et, dans un moment d'irritation, Ledi envisagea de le bazarder avec le reste. Toutefois, cela ne constituerait qu'une solution temporaire à son fâcheux problème de spam. Et par ailleurs, elle avait travaillé dur pour se payer ce téléphone et ne saurait le considérer comme jetable.

Elle avait eu la chance d’emménager dans un logement à loyer réglementé dès l’obtention de son baccalauréat, et son travail à temps partiel au réfectoire de l’Institut – un lieu plutôt chic – était bien rémunéré pour un boulot de serveuse. Pour autant, l’achat de ce téléphone portable avait failli grever son budget – sans compter que cet argent aurait pu servir à rembourser l’emprunt qu’elle avait contracté pour sa licence, ou au moins une partie des intérêts. Elle avait obtenu un taux avantageux, mais son emprunt avait ensuite été racheté par quelque entreprise obscure, fermement décidée à plumer jusqu’au dernier tous les imbéciles qui n’avaient pas été capables de payer leurs études universitaires à l’inscription. Songer à tout l’argent qu’elle devait encore, et ce pour de nombreuses années, à diverses instances gouvernementales lui donna envie de poser sagement le téléphone pour se jeter dans la colonne du vide-ordures.

Et qui, à l’exception de tes créanciers et de Portia, le remarquerait si tu disparaissais ?

Elle regagna son appartement, se lava les mains dans le lavabo de sa minuscule salle de bains et s’écroula sur son futon.

Elle grimaça. *Un canapé à mémoire de forme, ce ne serait vraiment pas du luxe !*

Elle avait assez d’argent de côté pour s’offrir un futon de meilleure qualité, mais son esprit refusa l’idée même de cette dépense, persuadé que la Ledi du futur, qui pourrait se payer de tels articles sans vérifier son compte en banque par trois fois, aurait les moyens de l’acheter. Ledi ignorait le montant qu’il lui faudrait déboursier, mais elle savait qu’elle était loin du compte.

Elle s’étira et ferma les yeux tandis que mille pensées sinistres l’assaillaient. *Gagnerai-je assez d’argent ? De quoi*

demain sera-t-il fait ? Elle avait des courbatures dans tout le corps après des heures debout à servir les clients de l'Institut, et son cerveau était ramolli tant elle passait son temps libre à étudier et à s'inquiéter pour son stage pratique.

Elle avait évité de s'emballer quand Kreillig lui avait proposé de l'assister cet été, car s'emballer revenait à espérer, et l'espoir menait à la déception. Puis elle avait lu un article posté sur le blog *meufsàlunettes.com* dans lequel l'autrice évoquait notre propension à minimiser de manière systématique nos réussites. Elle demandait à ses lecteurs de citer leur dernier accomplissement en commentaire, et profitant du semi-anonymat qu'offrait Internet, Ledi avait écrit : « ON M'A PROPOSÉ UN PUTAIN DE STAGE D'ENFER ! » Les mentions « J'aime » et les encouragements des autres lecteurs l'avaient mise en joie, mais à présent elle avait l'impression de payer son excès d'enthousiasme en rongant son frein. *Pourquoi Kreillig met-il aussi longtemps à répondre ?*

Il ne fallait pas non plus oublier le spammeur qui la prenait pour une gourde écervelée et s'obstinait à lui faire croire qu'elle était digne d'épouser un prince...

Des couinements de frustration lui parvinrent, l'arrachant à ses ruminations. Elle bondit du lit, poussée à l'action par la culpabilité de décevoir des créatures qui dépendaient d'elle pour leur survie.

— Désolée ! Merde, vous devez être affamés !

Elle se précipita vers la petite cage disposée près de la seule fenêtre de la pièce, qui offrait une vue spectaculaire sur le mur de brique de l'immeuble voisin. Rien d'exceptionnel, mais Gram-P et Gram-N avaient été destinés à finir leur vie entre deux lames de microscope, alors Ledi était presque certaine qu'ils appréciaient ce changement d'environnement.

Les deux souris blanches sautillèrent de joie, appuyant leurs petites pattes roses contre la paroi vitrée comme Ledi s'avançait. On était vendredi, le jour où elle leur rapportait de la bouffe riche en gras du laboratoire.

— Et voilà ! Je ne me fiche pas de vous, dit-elle en sortant le récipient de son sac à dos et en commençant à verser les granulés par le filet qui refermait la cage.

Les rongeurs couinèrent d'appréciation avant de dévorer leur nourriture avec empressement.

— Alors, ça vous plaît ? leur demanda-t-elle en s'appuyant contre le mur à côté du rebord de la fenêtre.

Deux paires d'yeux rouges perçants l'observèrent. Gram-P arrêta de mâchouiller le granulé qu'il tenait entre ses pattes, comme s'il attendait que Ledi poursuive.

— J'ai l'air d'une princesse, d'après vous ?

Gram-N lui tourna le dos pour se chercher à manger et Ledi lui donna raison.

Elle ignorait pourquoi ces escrocs du Thesolo avaient décidé de la prendre pour cible. Elle parcourut du regard son minuscule appartement. Propre, mais agrémenté de meubles qu'elle avait récupérés dans des dépôts-ventes ou trouvé sur le trottoir la veille du ramassage des poubelles, des cartes postales et des reproductions bon marché qu'elle avait encadrées pour donner du cachet à son salon, et un très joli tableau que lui avait offert Portia. Comme la majeure partie de son existence, sa décoration intérieure était constituée des restes d'autres personnes. Les escrocs devaient à l'évidence réviser leurs critères de recherche.

À moins qu'ils la visent en connaissance de cause.

L'égoïsme de vos parents... Elle n'avait pas pensé à eux depuis très longtemps, mais les messages électroniques de ce Likotsi avaient piqué sa curiosité. Elle avait failli répondre, avant de se rappeler que c'était précisément ce

que ces malfaiteurs voulaient. Voilà comment ils attiraient leurs victimes dans leurs filets. Peut-être même qu'ils piochaient leurs proies dans une base de données qui recensait les orphelins devenus majeurs sans avoir été adoptés ou mis en relation avec des membres de leur famille.

Ledi inspira profondément pour apaiser les émotions qui tourbillonnaient dans sa poitrine, une sensation qu'elle n'avait pas éprouvée depuis ses dix-sept ans. Assise dans sa chambre d'étudiante, elle avait regardé des parents d'horizons très divers aider leurs enfants à s'installer. Quand on lui avait demandé où étaient les siens, Ledi avait menti et raconté qu'ils étaient déjà repartis ; c'était plus facile que de supporter la pitié qu'elle lisait dans les yeux de ses interlocuteurs quand elle disait la vérité. Le jour de la remise des diplômes, plusieurs de ses camarades de licence pensaient que ses parents étaient en vie. Ledi n'en avait eu cure ; ces gens appartenaient à l'environnement extérieur de la vie sur le campus.

Ledi chassa ces pensées sinistres.

Ces e-mails l'exaspéraient à plus d'un titre, car ils lui rappelaient ce qu'elle avait perdu. Elle était une adulte désormais, qui traçait sa route sans l'aide de personne, et même si elle se débrouillait plutôt bien, elle restait au fond d'elle cette gamine de quatre ans qui se cachait dans le placard de sa famille d'accueil, incapable d'assimiler le fait qu'elle ne reverrait plus jamais ses parents.

Elle se rappelait la peau noire de son père et son sourire qui semblait faire tourner la Terre. Elle se rappelait le parfum de sa mère, un mélange de fleurs et de beurre de cacao, et le bonheur qui gagnait Ledi quand cette dernière la serrait fort dans ses bras. C'était tout, si on faisait exception des bribes de souvenirs qui la transperçaient parfois en rêve et qui se fragmentaient si elle essayait de les

capturer. Elle ignorait qui étaient ses parents, ou qui elle était, et chacun de ces messages électroniques la mettait face à une vérité dérangeante : elle était seule. C'était là le fond du problème.

Gram-P couina dans sa cage et se précipita du côté de Ledi. Le rongeur appuya les pattes contre la paroi vitrée, comme s'il flairait sa tristesse. Ledi caressa la vitre du bout du doigt avant de soupirer.

Pourrais-je faire encore plus pitié ? songea-t-elle en s'éloignant du rebord de la fenêtre pour rejoindre en quelques pas sa kitchenette. *Je me fais consoler par Mus musculus.*

Son téléphone vibra, mais elle n'y prêta pas attention. C'était soit un énième e-mail qui risquait de l'énervier, soit un SMS de Portia qui voulait savoir si elle avait changé d'avis pour l'apéro. Les deux possibilités ne l'attiraient que modérément étant donné que, pour Portia, une soirée réussie rimait avec beuverie.

Ledi jeta un coup d'œil à son téléphone, la lumière de l'écran attirant son attention. Peut-être qu'elle devrait sortir. Elle n'avait rien fait d'amusant depuis belle lurette, et boire un verre avec sa meilleure amie était tout de même plus sain que parler à des souris. Toutefois, la perspective de bavarder avec des étrangers dans un bar en feignant de passer un bon moment – ou pire encore, d'entendre Portia lui demander ce qui la tracassait – facilita sa prise de décision. Elle n'avait aucune envie de discuter de Kreillig ou des messages du spammeur, car elle ne voulait pas se focaliser sur ces désagréments. Sans compter que Portia essaierait, comme à son habitude, de trouver une solution à ses problèmes, car celle-ci se sentait obligée de régler les problèmes de tout le monde sans jamais en faire autant pour elle-même.

Ledi ouvrit la porte du congélateur. Elle passerait la soirée en compagnie de Ben et de Jerry. Eux, au moins, ils ne posaient pas de questions, et ils s'abstenaient de picoler, sauf s'il s'agissait de rhum-raisin. Ils ne l'entraîneraient pas dans leurs combines ni ne la jugeraient parce qu'elle entretenait le fantasme puéril que, peut-être, l'escroc du Thesolo lui disait la vérité.

Un bruit de marteau-piqueur tira Ledi de son sommeil ; la correction de Bonferroni la poursuivait jusque dans ses rêves. Son réveil n'avait pas encore sonné, ce qui signifiait qu'il était soit trop tôt, soit trop tard pour démarrer des travaux. Elle pouvait contacter la police municipale pour se plaindre, mais elle savait que cela ne servirait à rien. Ce numéro d'urgence était aussi efficace qu'un placebo. Elle enfouit la tête sous son oreiller.

Le martèlement reprit alors qu'elle recommençait à s'assoupir. C'est là qu'elle se rendit compte que le vacarme ne venait pas de l'extérieur, mais de l'intérieur... en quelque sorte.

— Ledi ! Faut que j'aille aux toilettes ! cria une voix familière devant sa porte.

Oh bordel.

Portia. Devant l'appartement de Ledi au beau milieu de la nuit alors qu'elle devrait être chez elle, à Brooklyn. Et ce n'était pas la première fois.

Et merde. Je peux dire adieu à mon sommeil paradoxal.

Elle était tellement fatiguée que la perspective de perdre quelques heures de sommeil précieux faillit la faire pleurer. Elle pouvait toujours feindre d'être absente, mais cela ne l'avancerait pas à grand-chose. En effet, si Ledi n'allait pas lui ouvrir, les coups répétés de Portia finiraient par réveiller les voisins, ce qui risquait de dégénérer en dispute.

Ou alors, Portia repartirait et Ledi se demanderait avec inquiétude si son amie était rentrée chez elle saine et sauve. Dans les deux cas, elle ne pourrait pas se rendormir, alors autant éviter de perdre son temps et son énergie et s'épargner une visite aux urgences. Elle décida donc d'aller lui ouvrir la porte.

C'est ce que font les amis, non ?

Elle se traîna hors du lit et déverrouilla la colonne de serrures. L'odeur caractéristique de vieux pub anglais agressa ses narines dès qu'elle ouvrit et elle grimaça.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle par habitude.

C'était également ce qu'elle répondait au saut du lit après avoir lu les messages que Portia, ivre, lui avait envoyés la veille. Son amie avait l'air en forme, cela dit – plus qu'en forme, même.

Un jour, Ledi mènerait une étude approfondie sur la façon dont son amie avait toujours fière allure même quand elle était au trente-sixième dessous. Son pantalon moulant couleur ivoire n'avait que quelques taches et son élégant chemisier brun était juste assez froissé pour être tendance. Ses bijoux – boucles d'oreille, collier et bracelets – mêlaient savamment le raffinement de l'intemporel à des pièces plus imposantes d'inspiration hippie chic, un style qui lui seyait à merveille. Cela mettait ses anglaises cuivrées en valeur et sublimait son teint caramel sans défaut, si on ne tenait pas compte de ses taches de rousseur.

Le seul truc qui clochait, c'étaient ses yeux. Ils étaient pleins de cette méfiance qui apparaissait parfois quand Portia avait bu quelques verres, même quand elle était censée s'amuser. Ledi connaissait son amie depuis de nombreuses années, et pourtant elle n'avait jamais compris ce que dissimulait ce regard. Elle n'avait jamais réussi non

plus à convaincre Portia de se confier à un professionnel susceptible de lui venir en aide.

— Ça va. J'espère que je ne te dérange pas, répondit doucement Portia d'une voix à peine voilée par l'alcool tandis qu'elle jetait un coup d'œil à l'intérieur du studio. Mais je ne t'ai pas vue depuis un bail et je me suis inquiétée quand mes SMS et mes appels sont restés sans réponse. On a terminé la soirée non loin d'ici ; après l'after, il ne restait plus que l'artiste et moi, alors on a fini dans son appartement. Puis j'ai décidé de faire un saut chez toi pour vérifier si tu étais encore en vie.

Portia sourit de toutes ses dents et haussa les épaules, et l'irritation de Ledi se dissipa quelque peu. Légèrement. Modérément. Il est vrai que Ledi avait été trop occupée au cours des dernières semaines pour consacrer du temps à son amie, malgré les demandes insistantes de Portia pour sortir dîner, boire un verre ou l'accompagner à divers vernissages et expositions. Naturellement, cette dernière s'était fait du mauvais sang : personne d'autre ne s'était inquiété pour Ledi depuis qu'elle avait quitté sa famille d'accueil pour vivre seule. Toutefois, débarquer en pleine nuit chez une amie, ivre de surcroît, ce n'était vraiment pas sympa, même si cela partait d'une bonne intention. Ce n'était d'ailleurs ni la première ni la cinquième fois que cela se produisait.

Ledi s'était adressée à Portia en tant qu'amie et future professionnelle de santé. Lors de chaque discussion, une Portia assagie promettait de moins faire la fête et une Ledi contrariée expliquait qu'elle ne continuerait pas à gérer les extravagances alcoolisées de son amie. Toutes deux décidaient de croire à ces mensonges, car elles n'avaient pas vraiment d'autre choix.

— Ledi ? demanda Portia, un soupçon de panique dans la voix.

Ledi soupira.

— Tu arrives en plein milieu de la nuit, donc oui, tu me déranges. Mais puisque tu es venue pour t'assurer que je ne m'étais pas fait zigouiller par un tueur en série, disons que ce n'est pas si grave, répondit Ledi, s'écartant pour la laisser passer.

Si, c'est grave.

Portia entra en titubant dans le studio et tourna aussitôt à droite pour pénétrer dans la salle de bains qui semblait avoir été construite pour un contorsionniste.

Ledi se dirigea vers la kitchenette. Elle remplit une bouteille d'eau et y jeta un comprimé de vitamines effervescent qui aiderait à diminuer les effets d'une cuite. Elle resta là un moment, à regarder les bulles remonter dans le récipient translucide tout en écoutant le bruit que faisaient ses produits de beauté en tombant des étagères où ils étaient disposés. Elle sentit sur ses épaules le poids d'une question qu'elle essayait de ne pas trop se poser.

Et si on s'occupait de moi pour changer ? Ce serait chouette, non ?

L'expérience lui avait prouvé qu'une telle tâche n'intéressait personne à moins d'être rémunérée.

Portia tira la chasse d'eau, puis Ledi entendit quelque chose se fracasser contre le carrelage. Elle se crispa.

— Je voulais aussi m'assurer que tu allais bien, après toute cette histoire avec Clarence, poursuivit Portia, reprenant la conversation là où elle s'était arrêtée tandis qu'elle sortait de la salle de bains et s'essuyait les mains sur son pantalon.

Elle sortit son téléphone portable dernier cri, trois fois plus récent que celui de Ledi et deux fois plus grand.

— Je dois remplacer ta bougie. Je la commanderai ce soir et tu la recevras demain. Et tu as vraiment besoin de nouvelles serviettes. Je les ajouterai à la commande.

Ledi cligna des yeux.

Une bougie ? C'est donc de là que venait le bruit de verre brisé. Des serviettes ? Les siennes faisaient parfaitement l'affaire. Clarence ? Elle avait déjà tiré un trait sur cette amourette ; un SMS malvenu avait révélé la véritable nature de l'homme qu'elle pensait être la seule à fréquenter. Quelques semaines de répit sans qu'il lui raconte ses anecdotes sur le monde de la finance et de l'industrie, ennuyeuses au possible, avaient prouvé à Ledi que Melissa « Je suis toute nue et je t'attends » avait été une bénédiction.

— Euh... merci... mais Clarence, c'est de l'histoire ancienne. Il figure désormais dans l'almanach des salopards de New York. (Elle tendit la bouteille à Portia.) Avec quatre-vingt-quinze pour cent de tes mecs.

— Bien. (Sans prêter la moindre attention à la remarque sarcastique de Ledi concernant sa vie amoureuse, Portia se laissa tomber sur le futon et se mit à consulter son téléphone tout en sirotant son cocktail de vitamines.) Tu veux qu'on le zigouille ? Je t'aiderai à cacher le corps. Tu sais que ma famille possède des terrains dans tout le nord-est du pays. Oh, regarde ces serviettes avec ces petits microscopes imprimés dessus !

Elle montra l'écran du téléphone à Ledi.

— Inutile de tuer Clarence ; il devra se supporter jusqu'à la fin de sa vie, c'est une punition suffisante, déclara celle-ci avant de se pencher pour examiner l'appareil. Les serviettes sont chou, mais je peux me les payer.

— Pourquoi ? J'ai dit que je te les achetais. Et je pense qu'on devrait quand même le poignarder, ajouta Portia en bâillant.

Ledi secoua la tête. Son amie serait prête à tuer pour elle, mais elle le ferait avec un élégant couteau à viande acheté chez *Tiffany's*, sûrement pas avec un vulgaire surin. Ou alors, celui-ci serait artisanal et aurait été fabriqué par ses soins à partir de tessons de verre récupérés sur la plage ou autre excentricité dans ce goût-là.

Portia était une éternelle étudiante ; si une discipline l'intéressait, elle s'inscrivait au cours et quand elle se lassait, elle passait à autre chose. Elle pouvait se permettre de se la couler douce, décider d'aller jusqu'au bout d'un cursus ou poursuivre en dilettante. Personne ne lui demandait des explications. Ledi s'efforçait de ne pas éprouver de ressentiment à l'encontre de son amie, et la plupart du temps, elle y parvenait. Portia n'avait pas demandé à naître avec une cuillère en argent dans la bouche, pas plus que Ledi n'avait demandé à devenir orpheline.

Ledi grimpa sur le futon et tira vers elle la couverture sur laquelle son amie s'était assise. Elle pouvait dormir encore un peu. En guise de petit déjeuner, elle boufferait des biostatistiques avec son groupe de révision, puis elle se rendrait à l'Institut pour de longues heures de service avant de conclure la journée – ou la soirée – par une nouvelle séance de révisions. Tout en se rongant les sangs au sujet de son stage pratique si Kreillig ne lui avait toujours pas donné de ses nouvelles d'ici là.

— Ledi ?

Portia souleva les fesses pour libérer la couette et la poussa vers Ledi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça ne t'ennuie pas vraiment que je sois venue, si ?

Ledi était toujours contrariée. De plus, elle ne voulait pas encourager les mauvaises habitudes de sa copine, mais en son for intérieur, elle était contente que Portia soit passée. Elle avait été tellement obsédée par ses cours et son travail qu'elle avait oublié à quel point c'était agréable d'interagir avec quelqu'un d'extérieur à tout ça.

— Non, ça ne m'ennuie pas.

Portia répondit par de légers ronflements ; elle dormait déjà.

Ledi soupira et observa le plafond dans l'obscurité ; elle était bel et bien réveillée. Elle n'avait pas tellement réfléchi à sa dernière rupture, mais elle se demandait à présent pourquoi Portia s'était inquiétée du retour éventuel de Clarence ; Ledi n'avait jamais pensé qu'il resterait. Elle était comme une bande de Velcro défectueuse : les gens essayaient de rester à son côté, mais quelque chose dans son essence même les empêchait de le faire. C'était comme un défaut de fabrication. Les données recueillies au cours des vingt dernières années, en commençant par les mois passés auprès de sa première famille d'accueil, confirmaient cette hypothèse. Si les visites impromptues de Portia la tracassaient, Ledi s'étonnait toujours que son amie se fasse assez de souci pour elle au point de débarquer devant sa porte en pleine nuit après avoir ingurgité une certaine quantité d'alcool.

C'est pour ça que tu supportes son petit manège ?

Ledi roula sur le futon pour s'éloigner de cette idée déplaisante, mais pas suffisamment vite pour en éviter une autre : elle avait été soulagée d'apprendre la trahison de Clarence ; il lui avait ainsi prouvé que son hypothèse était juste et qu'elle était pareille à une bande Velcro défailante. Et quand il avait haussé les épaules et répliqué : « Ce n'est pas comme si tu étais amoureuse de moi », il ne s'était pas

trompé. Sa membrane cellulaire sociale l'avait protégée, maintenant son cœur intact.

Il n'empêche... Elle aimerait tant connaître le sentiment qu'on éprouvait quand on s'ouvrait sincèrement à une personne, qu'on la laissait nous approcher. Pas un type comme Clarence, qui avait été une simple passade, mais à un homme susceptible de remettre en cause sa fameuse hypothèse.

Ça te fiche la trouille, hein ?

Ledi tourna et se retourna sur le futon, comme pour se libérer des ruminations qui cherchaient, semblait-il, à l'emprisonner, et Portia grogna à côté d'elle.

Elle se débrouillait parfaitement toute seule. Elle n'avait jamais eu besoin de personne et s'en était toujours très bien sortie. Et si aucun mec bien ne parvenait à franchir ses barrières, tant pis. Elle s'en accommoderait.

Comme je l'ai toujours fait.

Elle fixa le plafond du regard, s'obligeant à trouver le sommeil. Son cerveau, toutefois, avait d'autres idées et lui fit passer en revue tout le travail qu'elle devait encore abattre, tout en veillant bien à lui rappeler que son incapacité à finir dans les temps équivaldrait à un échec pur et simple. Enfin, tel un hamster cavalant dans sa roue, elle s'épuisa à imaginer toutes les façons dont elle pourrait échouer ainsi que les répercussions de celles-ci et commença à s'assoupir.

Oh oui ! C'est tellement mieux que le sexe ! Qui a besoin d'un homme ?

Tandis que ces pensées voilaient son esprit et la plongeaient dans une douce torpeur, son portable vibra.

Elle grogna contre son oreiller, ses membres alourdis par la fatigue, et attrapa son téléphone.

Expéditeur : LikotsiAdelele@RoyaumeDeThesolo.
the
Objet : Le temps presse

Madame Smith,

Je sais que vous avez reçu mes messages. Je vois qu'ils ont été lus. J'ignore pourquoi vous continuez de faire la sourde oreille alors que je cherche simplement à prendre contact. Il est impératif que vous répondiez immédiatement ou...

— Enfoiré, grommela Ledi.

Cette fois-ci, elle n'effaça pas le message. Ils voulaient une réponse ? Soit.

Expéditeur : N.Smith@webmail.com
Objet : RE : Le temps presse

VA CHIER.

— Altesse...

Thabiso ouvrit les yeux. Allongé à plat ventre sur la table de massage, son regard tombait droit sur les mocassins en cuir italien de son assistante personnelle. Ils volaient en direction de New York depuis plusieurs heures déjà, mais Thabiso n'avait pas besoin de lever les yeux pour savoir que Likotsi était tirée à quatre épingles, comme à son habitude. Son élégant costume trois-pièces était assorti d'une cravate et sa chemise était aussi lisse que si elle venait d'être repassée. Thabiso avait renoncé depuis longtemps à être la personne la mieux vêtue du palais.

Cependant, il ne releva pas les yeux. Il les referma et se concentra sur les mains agiles de la masseuse qui parcouraient son corps courbaturé. Du bout des doigts, elle exerçait de légères pressions sur ses muscles, encore endoloris après trois jours de réunions commerciales éreintantes, tant physiquement que moralement, au Liechtenbourg. Elle s'affairait en vain, cela dit, car d'autres réunions attendaient Thabiso à New York, mais il n'allait pas faire la fine bouche. Un moment de détente, c'était toujours ça de pris ! La presse à scandale qui aimait tant présumer du quotidien des personnes royales serait cruellement déçue

si elle savait que le célibataire le plus convoité d'Afrique passait le plus clair de son temps à se ronger les sangs à cause de son travail tout en essayant de trouver un exutoire à son stress, comme la plupart des simples mortels.

— Altesse ? insista Likotsi.

Thabiso renifla avec exaspération. Il avait espéré jouir de quelques minutes de répit avant que leur avion n'atterrisse et que les assauts ne reprennent. Il était tenté de se boucher les oreilles et de hurler comme quand il était gosse – ses crises de colère avaient été légendaires, et ses parents lui avaient souvent fait remarquer qu'il avait de la chance d'être l'unique héritier au trône tant il éprouvait leur patience.

Le fait que Thabiso soit leur seul héritier revenait fréquemment, un peu comme un leitmotiv.

De quoi mettre la pression.

Le bruit d'un mocassin tapant contre la moquette donna un rythme saccadé à la musique relaxante choisie par la masseuse. Thabiso en connaissait parfaitement la signification : Likotsi avait quelque chose d'important à lui dire – en rapport, peut-être, avec l'accord commercial de l'Union africaine.

« Ils se fichent de nous avec cet accord, prince Thabiso. Nous devons le rejeter ! »

À moins qu'il n'y ait eu de nouvelles escarmouches avec les fermiers sud-africains qui continuent d'empiéter sur les territoires du Thesolo.

« Si la Couronne refuse de protéger nos terres, nous n'aurons d'autre choix que de nous protéger nous-mêmes, Altesse. »

Sans oublier le conseil municipal qui voulait exploiter les gisements de minerais précieux du Thesolo, nécessaires à la fabrication de smartphones et de véhicules hybrides.

L'insistance dont celui-ci faisait preuve poussait à croire que ces objets importaient davantage que la préservation de l'écosystème d'un petit royaume africain.

« Cela permettra de remplir les coffres du royaume, Altesse. Je suis le ministre des Finances et je maîtrise mieux ces sujets que vous. Faites-moi confiance. »

Ou, et c'était encore plus inquiétant, ses parents avaient fini par mettre leur menace à exécution et lui avaient trouvé une épouse puisque, de toute évidence, il ne faisait aucun effort pour perpétuer la lignée royale de Moshoeshoe.

« Fils, tu ne peux pas te soustraire à ton devoir plus longtemps. Nos sujets s'inquiètent de l'avenir du royaume et certains évoquent déjà de mauvais présages. »

Tout le monde, semblait-il, exigeait ou attendait quelque chose de lui, et le nombre de personnes qui le voyait comme le protecteur chargé de subvenir à leurs besoins ne cessait de croître. Ces responsabilités lui faisaient le même effet que du sable mouvant ; il s'y enlisait depuis le jour de sa naissance. Parfois, Thabiso était convaincu que cette pression finirait par le broyer. Il était prince, destiné à devenir roi, et il n'y avait pas d'échappatoire ; pas question de se retirer ou d'abandonner son peuple. Tel était son devoir.

Pourtant, un peu de répit n'aurait pas été du luxe. Toutefois, cela n'était guère envisageable pour les fils uniques. Thabiso refoula le ressentiment qui avait commencé à croître telle de la mauvaise herbe dans les recoins les plus ténébreux de son esprit. Envers ses parents, tout d'abord, qui n'avaient pas eu d'autres enfants. Envers son peuple, qui le voyait plus comme un prince mythologique que comme un être fait de chair et de sang. Tout le monde avait oublié que le mot « prince » était suivi de

« Thabiso », si bien qu'il lui arrivait parfois de l'oublier lui aussi.

— Altesse ?

Il ne pouvait fuir ses responsabilités plus longtemps.

Il leva la tête de la table de massage pour regarder son assistante dans les yeux. Au lieu d'être embrumés par l'inquiétude, ils étaient grands ouverts et étincelants. Dans ses mains, Likotsi tenait la tablette dont elle se servait pour coordonner tous les aspects de la vie de Thabiso, qu'il s'agisse de ses rendez-vous médicaux, galants ou bien encore de la rédaction d'accords politiques.

— Il y a du nouveau, dit-elle.

Elle tira sur sa cravate, un péché capital et le signe qu'elle était folle de joie.

Thabiso fut intrigué.

— Ça suffira, Trudy ! cria-t-il à la masseuse par-dessus son épaule.

La jeune femme exécuta une révérence et s'éclipsa pour regagner l'avant du jet réservé au personnel, probablement pour potiner avec le steward.

— Elle s'appelle Melinda, le corrigea Likotsi. Trudy a été renvoyée il y a quinze jours après votre malencontreuse réaction allergique au mélange d'huiles qu'elle avait utilisé pour vous masser lors de votre vol pour le Kenya. Vous étiez sur le point de la bannir du royaume, si vous vous rappelez.

— Ce que je me rappelle, ce sont les plaques d'urticaire qui m'ont démangé tout le long de mes réunions à Nairobi, répliqua Thabiso avec irritation. J'ai dû discuter de politiques décisives à mener avec les dirigeants des principales nations du monde en m'efforçant de ne pas frotter mes fesses contre mon siège pour me soulager !

Trudy peut s'estimer chanceuse que je ne l'aie pas fait jeter dans un cachot.

Likotsi agita sa tablette.

— J'ai d'importantes nouvelles à partager avec vous, à moins que vous ne préféreriez continuer à évoquer cette grave injustice.

Cette remarque ironique lui valut un regard assassin de la part de Thabiso, qui daigna toutefois la laisser passer. Likotsi savait parfaitement jusqu'où elle pouvait pousser l'insolence ; tout le monde ne bénéficiait pas de la même indulgence. L'explication était simple : d'une part, Thabiso l'admirait. D'autre part, il ne pourrait survivre une semaine sans elle, et ils le savaient tous les deux.

« Ton grand-père a combattu les colonisateurs à mains nues et toi, tu n'es même pas capable de te débrouiller sans assistante, » se lamentait Ingoka.

— De quoi s'agit-il ? De nouvelles directives des ministres des Finances ? De nouvelles récriminations de la part de mes sujets concernant mon style vestimentaire trop occidentalisé ? Ou mon sourire trop prononcé ? Ou pas assez ?

Thabiso se redressa sur la table de massage, tâchant de garder l'air digne même s'il ne portait rien d'autre que son boxer et de l'huile parfumée. Se plaindre de ce qui faisait partie intégrante de sa glorieuse fonction, ce n'était pas bien digne non plus, mais il était exténué.

Likotsi leva les yeux vers lui, visiblement soucieuse.

— Vous êtes sûr que ça va ?

— Oui. (Il était prince. Évidemment que tout allait bien ; il le fallait.) Continue, je t'écoute.

Likotsi hocha la tête, et l'inquiétude que Thabiso lisait sur son visage céda la place à l'autosatisfaction.